

## **Peinture** **Un peintre de l'ici**

Jacques Folch-Ribas

---

Volume 3, numéro 6 (18), décembre 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59871ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Folch-Ribas, J. (1961). Peinture : un peintre de l'ici. *Liberté*, 3(6), 795–796.

## LA PEINTURE

# Un peintre de l'ici

JACQUES FOLCH

C'est un homme bizarre, qui peint avec un style à lui, inimitable. Il a eu de grands maîtres, pas d'élèves. Il vit une vie étrange, recueillie, en compagnie d'une nature qui le rend fou, d'une lumière qui l'affole. Comme Van Gogh, comme Modigliani, il existe pour son art, et seulement pour lui. Il est maudit, et c'est le peintre du bonheur. D'un bonheur particulier, d'un bonheur local, à l'image de l'amour humain. Mais comme tout amour, le sien dépasse tout à coup l'être aimé, pour atteindre l'essence même, l'amour pur, l'au-delà.

Il ne regarde pas, il contemple. C'est un mystique. Il transpose, il invente. Depuis très longtemps, la perspective ne lui sert plus que de tremplin, il déforme et tord les plans, il place trois points de fuite sur la même toile, il écrase les distances. Depuis très longtemps, il a choisi sa technique, celle qui lui convenait le mieux, et il s'y tient. Son vocabulaire est restreint : la hache. C'est le frère Untel de la peinture.

Ou de la sculpture. Car il taille, il bossèle, il repousse, il creuse...

Lyrisme des formes, ou des volumes. Un arbre, c'est une série d'écorces successives, en plaques, chacune d'elles très modelée, cernée d'un trait. Ces plaques sont le travail du temps. Elles s'accrochent, s'agglomèrent les unes aux autres. De certaines, il ne reste qu'un morceau, écrasé, effrité, sali : voici un tronc d'arbre. Il se divise en branches de même composition qui s'épandent, se tentaculent, se tordent, se tire-bouchonnent, comme brûlées par les gels successifs. Ou bien qui se courbent, toutes ensemble, comme danseuses de ballet tout à coup figées par l'instantané, inclinées par la musique du "nordet" du bas du fleuve. Les feuillages sont des monstres gorgés de sève, la sève riche et entêtante des étés rapides. Ou bien, ils sont des flocons de couleurs vives, semés par l'automne cassant, tranchant comme un couteau.

La terre, c'est un travail presque volcanique, un bouillonnement venu du climat. Boursofflures, vallonements, bulles de glèbe éclatée, bavant de verdure et de salade riche qui s'accroche partout, à la moindre faille d'après-dégel. Aucune douceur de marcher sur cette route cahotante, défoncée ; de pénibles cheminements jamais droits, jamais plats, jamais tendres.

Les maisons sont enfoncées, rivées au sol de peur de s'envoler aux grands vents du ciel. Elles sont massives, elles sont sculptées, elles sont penchées et leur ombre se tord en épousant les craquelures et les coups du sol. Elles surgissent de lui, comme le visage du Balzac de Rodin surgit du morceau. C'est du Rodin, d'ailleurs, du Rodin peint.

Les bateaux, eux aussi, sont des choses solides, utiles, qui travaillent, qui servent. Aucune goélette légère et court-vêtue, aucune danseuse en tutu, mais la solide sortie de sa gangue hier matin, pas dégrossie, pataude, mais qui travaille bien, qui se moque des lignes sobres et étudiées. Des bateaux-porteurs d'hommes, des barques-paniers de poisson.

Et le ciel par dessus tout cela. Un ciel fait comme les arbres, de matières en couches successives, dont on ne sait si elles se transformeront en neige, en brume ou en pluie, l'instant d'après. Mais le vent, l'espace, sont là toujours, figés en un instantané, au moment où ils brassent les nuages, les entassent à l'horizon, en emplissent le creux d'une vallée, en étirent très haut, très haut, au sommet du tableau, les filaments tordus.

La mer est calme, étale. Immense par cette opposition. De pauvres types qui ne feraient pas de mal à une mouche s'y promènent toutes voiles dehors, la fouillent en tous sens, et à toutes profondeurs. Ces gens-là, sur la terre, ne sont jamais verticaux, ils n'ont pas de légèreté ; ils sont lourds, ils marchent penché, ils transportent des choses bizarres avec des dents, des courroies, et de la terre accrochée dessus.

Et si jamais il neige de la neige, il y en a partout, vivante sur toutes ces choses vivantes, belle dans sa calamité, monstrueuse dégoulinante, écoeurante.

Tout cela rassemblé, chaque détail bien pesé, bien détaillé, l'ensemble est beau. Très beau, et très fort, et l'on a envie de vivre dans ce pays-là.

Un pays qui n'existe pas, un pays imaginaire, bien sûr. C'est une oeuvre d'imagination, le bonheur n'est pas de ce monde. Elle ne contient, cette peinture, même pas de message, pas la moindre théorie... Elle nous fait grincer des dents, tout comme Maria Chapdelaine, et les chansons de la Bolduc.

Que le diable des esthètes nous emporte. En cet endroit que Marc-Aurèle Fortin appelle son " poêle-à-bois ".

*Jacques FOLCH*